

Le paradoxe de la satisfaction

Fouzia Liget
(Section clinique de Nantes)

« Le paradoxe de la satisfaction, entre désir et jouissance » est le titre choisi cette année pour notre Section clinique. Cette problématique est étudiée à partir d'une lecture du Séminaire IV. Ce Séminaire aborde le thème de la mère. Il est tout « sauf doux »¹, avait avancé Jacques-Alain Miller lors de la conférence d'ouverture des deuxièmes Journées annuelles de l'EOL. Ce Séminaire, précisait-il, est du début à la fin une théorie de la mère. C'est d'ailleurs ce point privilégié et central qui l'a orienté pour le choix de la couverture .

Arrêtons-nous sur l'illustration retenue. Elle représente un des tableaux les plus sombres du peintre espagnol Goya, réalisé vers la fin de sa vie. Francisco José de Goya y Lucientes, né à Fuendetodos, près de Saragosse, le 30 Mars 1746 est mort à Bordeaux le 16 Avril 1828. La peinture, « Saturne dévorant un de ses fils », a été réalisée entre 1819 et 1823 directement sur l'un des murs de sa maison, dans les environs de Madrid, appelée la Quinta del Sordo – ce qui en espagnol, signifie *la ferme du sourd*. En novembre 1792, Goya tombe gravement malade lors d'un voyage à Cadix. Il est temporairement paralysé, et reste affaibli physiquement, il devient en outre, définitivement sourd. L'année suivante, le 24 juin 1824, il s'exile à Bordeaux, il ne retournera plus vers cette Espagne qui l'a honoré en le nommant peintre officiel de la Cour et fait membre de la noblesse. Il a connu la période sombre d'une Espagne en guerre contre les troupes d'invasion de Napoléon.

Le tableau est une représentation mythologique de Saturne dévorant l'un de ses fils pour échapper à l'oracle prédisant qu'un de ses fils le détrônerait. Pourquoi avoir choisi une couverture aussi sombre et effrayante, sous les auspices de la dévoration ? Le regard de Saturne témoigne de l'horreur de son acte, l'effroi se lit dans ce regard épouvanté : le regard dévoilant le paradoxe d'une satisfaction pulsionnelle vorace dont l'au-delà est l'horreur, l'innommable.

En lisant la conférence² de JAM on trouve de précieuses indications sur la richesse clinique de ce Séminaire. Il s'en déduit une direction de la cure avec les enfants. Cette indication me semble des plus précieuses : « S'il fallait dire quel est le fil qui court tout au long de ce séminaire, depuis le début, et qui conditionne tout ce que Lacan choisit comme exemple, je dirais qu'il s'agit des conséquences cliniques de la sexualité féminine pour tout sujet : des conséquences cliniques terribles de la sexualité féminine pour tout sujet en tant que chaque sujet est fils d'une mère. »

Les fictions infantiles ne témoignent-elles pas des fantasmes de dévoration dont l'enfant est la proie ? Ce Séminaire traite de la mère, personnage central ; plus exactement, au-delà de la mère, il traite de la sexualité féminine et de ses conséquences cliniques pour tout sujet.

Pourquoi ce tableau pour illustrer le Séminaire IV ? Le thème, emprunté à la mythologie, représente la pulsion orale sur son versant réel. C'est la conséquence de la demande de Gaïa, mère de Saturne, demandant à ses fils de la libérer des griffes de son époux, le terrible Ouranos. L'histoire révèle que seul Saturne répondit à sa requête en se saisissant de l'objet qu'elle lui tendait pour trancher les parties génitales de son père. À la suite de cet acte, ses parents lui prédirent le même sort, soit qu'un de ses fils le détrônerait. Saturne, aussi

¹ Miller J.-A., « La logique de la cure du Petit Hans selon Lacan », *La Cause freudienne*, Paris, Navarin, n°69, Sept. 2008, p. 101.

² *Ibid.*

tyrannique que son père, craignant la réalisation de la prédiction, dévore tour à tour ses enfants à la naissance. Seul Zeus échappe à ce sort. Sa mère, conseillée par sa propre mère, le protège en le cachant dans une grotte. À sa place, elle présente à Saturne une pierre emmaillottée dans un linge. Mais pas plus qu'Œdipe, Saturne n'échappe à son destin. Il sera détrôné par son fils, Zeus.

Derrière la mère, la femme

Tout le long de son enseignement, Lacan s'avance en se détachant de Freud vers ce continent noir que représente l'énigme de la féminité, point de butée freudien. Lacan répond à Freud, il poursuit le dialogue avec lui. Il montre que la sexualité féminine ne peut-être abordée qu'au-delà de l'Œdipe, c'est-à-dire, au-delà du signifiant phallique. Au-delà du phallus, c'est la jouissance illimitée qui fait la différence entre la jouissance féminine et masculine. La jouissance masculine reste circonscrite au bord phallique. Les mystiques ont su témoigner de cet éprouvé de jouissance illimitée, sous le nom d'extase ou d'élévation. Lacan prolonge Freud, hors des limites où celui-ci avait buté. C'est au sujet de la sexualité féminine que l'enseignement de Lacan prend un tournant décisif.

Les femmes analysantes témoignent des conséquences sur leur féminité du fait de devenir mère. Les plaintes autour de la peur de mal s'y prendre, la culpabilité de travailler, témoignent d'une demande et d'un désir féminin qui se trouvent occultés et étouffés par le poids écrasant de l'idéal maternel. On ne naît pas femme, on le devient, selon l'aphorisme célèbre de Simone de Beauvoir, mais on ne devient pas femme en devenant mère. Lacan a su montrer avec force et éclat que l'être de la mère ce n'est pas la même chose que l'être de femme. Il enseigne avec audace que la maternité n'est pas une voie vers la féminité. D'ailleurs JAM relève que plus on est mère moins on est femme³. Être toute mère, équivaut à être *La* femme, celle qui a, celle qui ne manque pas. C'est ce qui se produit quand l'enfant est tout pour la mère : il devient le bouchon de son manque. Être mère est une identification phallique. Les identifications alourdissent l'être du sujet féminin. Ainsi, on devient femme, comme l'a précisé Dominique Laurent, à condition de se désidentifier.

Être mère confronte le sujet féminin à son rapport au manque et à sa jouissance. Il dévoile au sujet féminin son rapport à la castration, au manque et au désir. C'est un moment de vérité pour chaque femme. Lorsque l'enfant divise la mère, il y a chance pour elle que ce dernier ne la comble pas toute, c'est cliniquement, une bonne nouvelle pour l'enfant. Le pire survient lorsque l'enfant devient tout pour sa mère. Il la comble et, au-delà de lui, elle ne désire plus. C'est ce qu'a développé de manière saisissante Clotilde Leguil dans son ouvrage *Les amoureuses*⁴. À propos de Lux, l'héroïne de *Virgin Suicide*, elle dévoile les ravages que peut représenter la figure de la mère lorsque celle-ci n'est que mère et que ses filles ne sont plus que le prolongement d'elle-même. Être mère ce n'est pas être femme, contrairement à ce que voudrait nous faire croire l'éducation et les traditions.

Dans la culture arabo-musulmane on dit d'une femme qui devient mère, qu'elle est passée du statut de jeune fille à femme – *m'râh* en arabe, laissant entendre qu'on devient femme par l'expérience de la maternité. D'ailleurs, le paradis ne se trouve-t-il pas au pied des mères selon le Coran ? Le respect dû aux mères est un élément central dans le Coran, bien plus que le respect pour le Père. Le respect est toujours respect dû à la castration⁵.

³ Miller J.-A., « Clinique de la position féminine », conférence de clôture, *L'Autre sexe et la clinique de la position féminine*, IX^{ème} journées du Champ freudien en Espagne : « L'impossible à supporter dans la vie quotidienne et dans l'expérience analytique ». Barcelone, 14 et 15 Mars 1992, transcription de José Manuel Alvarez, inédit.

⁴ Leguil C., *Les amoureuses, voyage au bout de la féminité*, Le Seuil, Paris, Avril 2009, p. 21-59.

⁵ *Ibid.*

Une jeune femme vient me rencontrer suite à l'infidélité de son mari lorsqu'elle est devenue mère. Elle vient en analyse quand son enfant a six ans, car « c'est toujours aussi douloureux ». Les paroles de son mari lui reste encore en travers la gorge, elle n'a plus confiance et redoute que cela se reproduise. Il s'était senti délaissé lorsqu'elle est devenue mère, lui reprochant de ne s'occuper que de ses filles. Effondrée, elle s'habilla de cette faute, disant en effet, que ses filles la comblaient et qu'elle n'arrivait pas à lier les deux : la femme et la mère. La mère avait pris toute la place. De tout temps, et dans toutes les cultures traditionnelles, les femmes ont été diffamées. Si l'hystérique aime sa méprise, le sujet revêt aisément la méprise que lui renvoi le partenaire comme la faisant sienne. Ainsi, cette patiente finira par entrevoir combien le manque du manque est ce qui l'angoisse. Cela l'amènera à dire qu'elle ne s'est pas rendu compte qu'elle s'était, avant tout, oubliée elle-même. Ouvrant ainsi un horizon à son désir féminin longtemps écrasé par la maternité. Elle qui avait manqué de l'amour de sa mère, voulait donner à ses filles ce qu'elle n'avait pas eu. Elle découvre l'envers de cet amour : être toute mère se paie de symptômes. Plus on nie sa féminité, plus le désir féminin s'exprime par les voies du symptôme. Il faut l'analyse pour interpréter ses symptômes comme une revendication féminine, comme le cri d'une femme écrasée par la mère. La psychanalyse donne chance au sujet d'accueillir ses symptômes comme une bonne nouvelle, celle d'un désir féminin qui tente de se faire entendre, là où la voracité maternelle est mortifère pour l'enfant en place d'objet.

Pour conclure

Ce tableau de Goya, n'est-il pas une version de « mange ton *Dasein* » ? Le « mange ton *Dasein* » est une réponse en quelque sorte oraculaire à la question du désir, au « *Che Vuoi ?* ». Là où Saturne pense commander son destin, c'est le signifiant qui commande.

Lacan écrit « tu crois agir quand je t'agite au gré des liens dont je noue tes désirs. Ainsi ceux-ci croissent-ils en force et se multiplient-ils en objets qui te ramènent au morcellement de ton enfance déchirée. Eh bien, c'est là ce qui sera ton festin jusqu'au retour de l'invité de pierre, que je serai pour toi puisque tu m'évoques » [...] la réponse du signifiant à celui qui l'interroge est « mange ton *Dasein* » [...] « Sans doute voici l'audacieux réduit à l'état d'aveuglement imbécile, où l'homme vis-à-vis des lettres de muraille qui dictent son destin. »⁶ Ce *Dasein* c'est l'objet *a* qui apparaît quand surgit le signifiant qui agite le sujet sans qu'il le sache, quand apparaît le signifiant refoulé qui est le *Vorstellungsrepräsentanz*.⁷

⁶ Lacan J., « Le séminaire sur "La lettre volée" », *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 40.

⁷ Miller J.-A., Séminaire *Diva*, Paris, le 18 Juin 2011, inédit.